

toutes ces choses avec un grand avantage pour la marine militaire.

Ce corps ne cessa d'annoncer d'autres entreprises utiles à la monarchie. On ne lui a pas laissé le temps de les exécuter. Peut-être le ministère a-t-il craint qu'on ne lui reprochât un jour d'avoir laissé subsister un monopole à l'époque où il supprimait une partie des entraves qui avaient toujours embarrassé les communications de la métropole avec ses colonies, les communications même de ses colonies entre elles. L'avenir nous apprendra si l'anéantissement de la compagnie de Caraque est une des opérations dont la cour de Madrid doit s'applaudir.

xv.
La cour de Madrid abandonne Cumana aux soins de las Casas. Travaux infructueux de cet homme célèbre pour rendre la contrée florissante.

Quelques religieux, indignés de l'oppression sous laquelle gémissaient les habitans originaires de Saint-Domingue, se crurent obligés d'avertir leurs souverains de ce qui se passait dans l'île. On leur répondit de continuer leurs instructions aux Indiens, de toujours édifier les Espagnols par leurs vertus; mais on leur défendit de se mêler de gouvernement ou de politique. Ces hommes pieux comprirent que leurs travaux seraient perdus partout où leur nation serait établie; et deux d'entre eux se firent débarquer en 1512 à Cumana, dont aucun vaisseau européen n'avait jamais souillé les rivages.

Ces hommes doux, modestes, désintéressés, arrivés sans armes, n'ayant dans la bouche que les mots de paix et de charité, furent accueillis

dans la première bourgade où ils se présentèrent. Ils avaient déjà acquis quelques amis, et pouvaient se promettre une confiance générale, lorsqu'un bâtiment castillan aborda la côte. Ceux qui le montaient cherchaient à faire des esclaves. Une loi peu réfléchie les autorisait à réduire en servitude tous les peuples du nouvel hémisphère qui seraient trouvés cannibales; et ils feignaient de croire que tous les Indiens étaient anthropophages. Cependant leur but apparent ne fut d'abord que d'obtenir quelques échanges. Ce stratagème attira sur leur bord le cacique, sa femme, et dix-sept autres personnes des plus considérables du pays. Aussitôt ils levèrent l'ancre, et regagnèrent Saint-Domingue avec leur proie.

Les missionnaires s'attendaient à être massacrés. On consentit à les laisser vivre, à condition que le mal serait réparé avant quatre mois. Malheureusement les prisonniers avaient été vendus aux officiers de l'audience royale; et ces magistrats sans pudeur refusèrent de résilier un marché qui leur paraissait avantageux. Leur obstination décida, comme on l'avait prévu, du sort des médiateurs. Ils furent mis à mort; mais leur mémoire resta sans tache aux yeux mêmes de ceux qui avaient jugé nécessaire de les sacrifier à leur vengeance.

Le bruit se répandit que les meurtriers montraient quelque regret d'avoir été comme forcés de verser un sang innocent; et cette nouvelle

conduisit de nouveaux prédicateurs à Cumana. Le souvenir qui s'y était conservé de l'intégrité et de la modération de leurs prédécesseurs les servit très-bien. Les femmes, les enfans se passionnèrent pour les cérémonies du culte qu'on leur apportait, et les anciens ne les repoussaient pas. Rarement la foi chrétienne fit-elle d'aussi rapides progrès dans aucune autre partie du Nouveau-Monde. En moins de quatre ans, elle avait pénétré jusqu'à cent lieues dans l'intérieur des terres. Les enfans de l'Église, les sujets de l'Espagne se multipliaient de jour en jour. Bientôt le pays entier aurait subi le double joug, si des corsaires ne fussent encore venus l'infester de leurs brigandages. Plusieurs de ces hommes féroces furent percés des flèches des sauvages; et pour qu'il ne manquât rien à la satisfaction des familles où l'on avait apporté le deuil, les ministres des autels, comme Castillans, eurent la même destinée que leurs barbares compatriotes.

Aussitôt Gonzalez de Ocampo fit voile de Saint-Domingue avec trois cents soldats pour aller punir un attentat qu'on disait commis contre le ciel même. Il craignit que les peuples qu'il allait châtier ne soupçonnassent ses intentions et ne prissent le parti de se disperser. Des ruses sans nombre furent employées pour les rassurer; et elles eurent le succès qu'auront toujours les artifices employés par des hommes nourris dans des sociétés corrompues contre les hommes de la

simple nature. La crédulité de ces malheureux eut des suites déplorables. Le glaive en immola un grand nombre; et ceux qu'il n'avait pas percés allèrent finir leurs tristes jours dans l'horreur des mines. Leur destructeur éleva sur les cendres de leurs cabanes une ville où il laissa une faible garnison, et qu'il nomma Tolède.

Las Casas arrivait alors d'Europe. Cet homme, si célèbre dans les annales du Nouveau-Monde, avait accompagné son père à l'époque même de la découverte. La douceur et la simplicité des Indiens le frappèrent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupait le moins. Comme il était plus homme que prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçait contre eux que de leurs folles superstitions. On le voyait continuellement voler d'un hémisphère à l'autre pour consoler des peuples chers à son cœur et pour adoucir leurs tyrans. L'inutilité de ses efforts lui fit enfin comprendre qu'il n'obtiendrait jamais rien dans les établissemens déjà formés; et il se proposa d'établir une colonie sur des fondemens nouveaux.

Ses colons devaient être tous cultivateurs, artisans ou missionnaires. Personne ne pouvait se mêler parmi eux que de son aveu. Un habit particulier, orné d'une croix, empêcherait qu'on ne les prît pour être de la race de ces Espagnols qui s'étaient rendus si odieux par leurs barbaries.

Avec ces espèces de chevaliers il comptait réussir, sans guerre, sans violence et sans esclavage, à civiliser les Indiens, à les convertir, à les accoutumer au travail, à leur faire exploiter des mines. Il ne demandait aucun secours au fisc dans les premiers temps; et il se contentait pour la suite du douzième des tributs qu'il y ferait tôt ou tard entrer.

Les ambitieux qui gouvernent les empires consomment les peuples comme une denrée, et traitent toujours de chimérique tout ce qui tend à rendre les hommes meilleurs ou plus heureux. Telle fut d'abord l'impression que fit sur le ministère espagnol le système de las Casas. Les refus ne le rebutèrent point, et il réussit à se faire assigner Cumana pour y réduire sa théorie en pratique.

Ce génie ardent parcourt aussitôt toutes les provinces de la Castille pour y lever des hommes accoutumés au travail des champs, à celui des ateliers. Mais ces citoyens paisibles n'ont pas la même ardeur pour s'expatrier que des soldats ou des matelots. A peine en peut-il déterminer deux cents à le suivre. Avec eux il fait voile pour l'Amérique, et aborde à Porto-Rico en 1519, après une navigation assez heureuse.

La province de Cumana, dont las Casas avait eu la simplicité de solliciter le don, et que l'esprit usurpateur de la cour d'Espagne lui avait fait accorder, n'était plus cette terre intacte sur laquelle il avait fondé de si grandes espérances.

Ses féroces compatriotes en avaient fait un théâtre de désolation et de carnage. Cependant il y conduisit ceux de ses compagnons qui avaient résisté aux intempéries du climat, ou qu'on n'avait pas réussi à lui débaucher. La connaissance que les Indiens avaient de son amour pour eux, les mœurs des bonnes gens qu'il emmenait, des mesures sages pour écarter les anciennes défiances, tout l'assurait que le nouvel établissement allait prospérer. Malheureusement les intérêts de sa colonie exigèrent qu'il allât à Saint-Domingue; et son absence rendit aux Espagnols fixés au voisinage dans Cubagua, ou l'île aux Perles, toute leur audace. Ils recommencèrent leurs insultes, leurs rapines, leurs assassinats. Ces crimes ranimèrent dans le cœur des Sauvages une haine mal éteinte. Ils incendièrent en 1521 les faibles palissades qui couvraient leurs impitoyables ennemis, et massacrèrent tous ceux d'entre ces barbares qu'une fuite honteuse et précipitée ne déroba pas à un châtement trop mérité.

Quelques Espagnols se sont depuis établis à Cumana; mais cette population a toujours été fort bornée, et ne s'est jamais éloignée des côtes. Pendant deux siècles la métropole n'eut pas des liaisons directes avec sa colonie. Ce n'est que depuis peu qu'elle y envoie annuellement un ou deux petits navires, qui, en échange des boissons et des marchandises d'Europe, reçoivent du cacao et quelques autres productions.

xvi.
Du fleuve
Orénoque.

Ce fut Colomb qui, le premier, découvrit, en 1498, l'Orénoque, dont les bords furent depuis appelés *Guyane espagnole*. Ce grand fleuve tire sa source des montagnes de la Guyane, et ne se jette dans l'Océan, par quarante embouchures, qu'après avoir été grossi, dans un cours immense, par un nombre prodigieux de rivières plus ou moins considérables. Telle est son impétuosité, qu'il traverse les plus fortes marées, et conserve la douceur de ses eaux douze lieues après être sorti du vaste et profond canal qui l'enchaînait. Cependant sa rapidité n'est pas toujours égale, par l'effet d'une singularité très-remarquable. L'Orénoque, commençant à croître en avril, monte continuellement pendant cinq mois, et reste le sixième dans son plus grand accroissement. En octobre, il commence à baisser graduellement jusqu'au mois de mars, qu'il passe tout entier dans l'état fixe de sa plus grande diminution. Cette alternative de variations est régulière, invariable même.

Ce phénomène paraît beaucoup plus dépendre de la mer que de la terre. Durant les six mois que le fleuve croît, l'hémisphère du Nouveau-Monde n'offre pour ainsi dire que des mers, et presque point de terre à l'action perpendiculaire des rayons du soleil. Durant les six mois que le fleuve décroît, l'Amérique ne présente que son grand continent à l'astre qui l'éclaire. La mer est alors moins soumise à l'influence active du soleil, ou du

moins sa pente vers les côtes orientales est plus balancée, plus brisée par les terres. Elle doit donc laisser un plus libre cours aux fleuves, qui, n'étant point alors si fort retenus par la mer, ne peuvent être grossis que par la fonte des neiges des Cordilières ou par les pluies. C'est peut-être aussi la saison des pluies qui décide de l'accroissement des eaux de l'Orénoque. Mais, pour bien saisir les causes d'un phénomène si singulier, il faudrait étudier les rapports que peut avoir le cours de ce fleuve avec celui des Amazones par le Rio-Negro, connaître la situation et les mouvemens de l'un et de l'autre. Peut-être trouverait-on dans la différence de leur position, de leur source et de leur embouchure, l'origine d'une diversité si remarquable dans l'état périodique de leurs eaux. Tout est lié dans le système du monde. Le cours des fleuves tient aux révolutions, soit journalières, soit annuelles de la terre. Quand des hommes éclairés se seront portés sur les bords de l'Orénoque, on saura, du moins on cherchera les raisons des phénomènes de son cours : mais ce ne sera pas sans difficulté. Ce fleuve n'est pas aussi navigable que le fait présumer la masse de ses eaux. Son lit est embarrassé d'un grand nombre de rochers qui réduisent par intervalles le navigateur à porter ses bateaux et les denrées dont ils sont chargés.

Avant l'arrivée des Espagnols dans cette région si voisine de l'équateur, on n'y connaissait ni

vêtement, ni police, ni gouvernement. Libres sous le joug de leur pauvreté, les peuples n'étaient occupés que de leur subsistance. Ceux qui étaient éloignés de l'Orénoque vivaient de chasse, de reptiles, de fruits sauvages. Si, ce qui ne paraît pas vraisemblable, quelques-uns joignaient à ces alimens les produits de l'agriculture, ce devait être bien peu de chose dans des contrées où l'on n'avait qu'un bâton pour labourer la terre, que des haches de pierre pour abattre des arbres qui, brûlés ou pourris, laissaient un espace propre à former un champ.

La vie des habitans, fixés ou errans sur les rives du fleuve, était moins laborieuse et moins précieuse. Toutes les saisons leur offraient des poissons aussi variés que délicats. Telle était leur abondance, qu'il ne fallait ni filets, ni adresse pour en prendre. Si quelque circonstance rendait la pêche difficile, les lacs et les marais formés par des inondations annuelles offraient une ressource qui ne manquait jamais. Les tortues, multipliées au-delà de toute expression, attiraient, à l'époque de leur ponte, des nations plus ou moins enfoncées dans leurs forêts. Ces sauvages ne faisaient pas seulement leur nourriture unique de ce mets agréable et salubre durant leur séjour; le souvenir de leur misère passée, le désir de prévenir leurs besoins futurs, les déterminaient à en emporter une grande quantité qu'ils avaient fait sécher au feu ou au soleil.

Les femmes étaient dans l'oppression sur l'Orénoque comme dans toutes les régions barbares. Tout entier à ses besoins, le sauvage ne s'occupe que de sa sûreté et de sa subsistance. Il n'est sollicité aux plaisirs de l'amour que par le vœu de la nature qui veille à la perpétuité de l'espèce. L'union des deux sexes, ordinairement fortuite, prendrait rarement quelque solidité dans les forêts, si la tendresse paternelle et maternelle n'attachait les époux à la conservation du fruit de leur union. Mais, avant qu'un premier enfant puisse se suffire à lui-même, il en naît d'autres auxquels on ne peut refuser les mêmes soins. Il arrive enfin le moment où cette raison sociale cesse d'exister; mais alors la force d'une longue habitude, la consolation de se voir entouré d'une famille plus ou moins nombreuse, l'espoir d'être secouru dans ses derniers ans par sa postérité, tout ôte la pensée et la volonté de se séparer. Ce sont les hommes qui retirent les plus grands avantages de cette cohabitation. Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée, pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre. Les travaux regardés comme abjects sont leur partage. Des mains accoutumées à manier des armes ou la rame se croiraient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture.

XVII.
Quelle fut
la condition
des femmes
sur les bords
de l'Oréno-
que,
et quelle elle
est encore.